

À la mémoire d'un amour de jeunesse (1948-2005).

1.

Par un beau dimanche de guerre froide, j'ai mis le feu au grand chalet d'Axel César Springer en haut d'une montagne suisse. Je vais dire comment, j'expliquerai pourquoi.

Mais d'abord, je tiens à raconter les circonstances qui m'amènent à cet aveu. C'est une petite phrase qui m'a touché. Elle a provoqué comme un déclic au fond de ma conscience :

Je ne sais pas si vous êtes comme moi,
Je passe mes journées à combattre
Ce pour quoi je luttais dans ma jeunesse.

Celui qui prononce cette phrase n'est pas moins que Gerhard Schröder, chancelier en exercice de la République fédérale allemande. Nous sommes en août 2003, vingt-huit ans après l'attentat que j'ai commis. Dans les jardins d'un hôtel suisse, une grande tente blanche est dressée. La journée a été torride, la brise du soir commence juste à descendre de la montagne vers Locarno et son lac. Les parterres de roses sont d'une exquise beauté au milieu des pelouses d'un vert éclatant. Ici on taille palmiers et haies au

coupe-ongles. Chaque arbre du parc bénéficie d'un arrosage personnalisé pour que son feuillage nous abrite des chaleurs de l'été.

Les femmes sont habillées selon la formule du carton d'invitation « de manière estivale élégante ». Les hommes n'ont pas encore le droit d'enlever leur veston. Sous la toile blanche se termine le banquet offert par un généreux patron de presse. On va servir les desserts. C'est le moment d'un petit discours. Celui qui parle a mon âge exactement, est placé en face de moi, à côté de notre président de la Confédération. Il dit cette phrase qui m'intrigue tout de suite :

Je ne sais pas si vous êtes comme moi,
Je passe mes journées à combattre
Ce pour quoi je luttais dans ma jeunesse.

Il regarde les convives, à gauche, à droite, pesant ses mots. Il a l'air parfaitement sincère. Je dévisage ses gardes du corps, son assistante. A-t-elle l'habitude de le voir s'exprimer sans notes ? Le chancelier Schröder est debout, la pointe de ses doigts appuyée sur la table, très à l'aise pour remercier.

Que du beau monde : mon voisin de droite s'est présenté comme le directeur général d'un grand établissement financier de Zurich. À ma gauche, une psychiatre berlinoise. Je me penche vers son sourire de connivence. Il y a quelques minutes, nous parlions de son cabinet, de la pile de mouchoirs en papier que ses patientes et patients consomment à chaque consultation pour sécher leurs larmes. Et voilà justement que le chancelier Schröder continue, parlant de lui : « Je pleure souvent au cinéma, surtout quand le film me rappelle une situation que j'ai vécue. » Puis il raconte une histoire qui l'a marqué. C'était en 1954, il avait dix ans. L'équipe de football de la République fédérale allemande jouant à Berne, notre capitale, a gagné le championnat du

monde. Avant que le vieux stade de cette ville ne soit détruit, le gouvernement suisse a offert au chancelier une motte de son gazon, grande comme un ballon. Il l'a fait replanter dans le jardin de sa chancellerie, à Berlin. « Il m'arrive d'arroser cette herbe-là », dit-il.

Il y a donc deux Schröder. Celui qui combat aujourd'hui ce pour quoi il a lutté par le passé, et celui qui rêve devant une touffe d'herbe de sa belle jeunesse envolée. Pas étonnant qu'il pleure parfois au cinéma, quand ces deux Schröder peinent à se réconcilier.

Il se permet d'enlever son veston. Nous, les autres hommes, l'imitons. Un souffle d'air bienvenu achève de détendre l'atmosphère. Je pourrais considérer que la petite phrase « je ne sais pas si vous êtes comme moi... » marque l'état d'esprit de ceux qui se sont habitués à suivre l'arête étroite où l'ironie le dispute au cynisme. Ils évitent de prendre en pleine figure les questions, quand il suffit de baisser la tête pour les éviter.

Je suis trop sensible aux discours. Je devrais savoir esquiver les mots, même venus d'un Schröder. Or là, ils m'ont touché. Je les ai bêtement pris à cœur. Tout en dégustant les fruits tropicaux du dessert, je me demande : suis-je moi aussi prêt à pleurer sur le souvenir d'une touffe d'herbe plus verte qu'ailleurs, contemplée au cours de ma jeunesse envolée ? Les autres hommes ici présents pleurent-ils comme moi au cinéma ? Sont-ils atteints par la petite phrase ? Chez moi, elle déclenche quelque chose d'inattendu.

D'un coup je revois l'attentat, le chalet en haut de la montagne, dans la neige. Je la vois surtout elle, mon amie d'alors, qui me manque terriblement. Aucune des femmes sous cette tente n'a ses yeux verts, cachés par une mèche blonde. Et surtout pas sa manière insouciante de rire aux éclats. Elle

avait des mains fragiles qui ne s'agrippaient pas à moi. C'est de ses bras entiers qu'elle m'emprisonnait, m'empêchant de sortir du lit tant que je n'aurais pas répondu à la liste de ses questions. Pourquoi, dans les avions, les passagers de première classe sont-ils plus grossiers que les autres ? Pourquoi les gens sont-ils si pauvres là où les plages sont si belles ? Quand sauras-tu marcher sur la neige fraîche sans laisser de traces ? Elle me trouvait trop réservé, m'accusait d'être beau parleur, de ne pas contribuer à nettoyer nos magnifiques montagnes des salauds qui viennent s'y cacher. Je voulais lui prouver qu'elle se trompait, j'étais capable d'assumer au moins une fois mes convictions. Elle allait voir quel moniteur de ski j'avais été. Je saurais me montrer un héros, même intermittent. J'allais passer à l'acte.

Un repas d'été qui dure, sous une tente aérée, peut donner lieu à toutes sortes de conversations privées. À mon voisin de droite, j'explique que mes romans ne sont pas une source de revenus aussi importante que les jetons de ses conseils d'administration. Avec ma voisine de gauche, la psychiatre berlinoise, j'engage une discussion sérieuse, presque trop. Je lui fais remarquer que, chez nous, jamais un politicien ne se vanterait de pleurer au cinéma. Nos tribuns sont des hommes forts, des caractères bien trempés dans le consensus. Puis il est question des rapports que la presse entretient avec le pouvoir. Je lui raconte les turbulences que connaît le journalisme français. Elle me parle, allez savoir pourquoi, de la carrure d'Axel César Springer, le patron aujourd'hui décédé d'un immense empire de presse allemand. L'un de ses journaux, *Bild*, est tiré chaque jour à plus de quatre millions d'exemplaires. Du jamais vu, si l'on excepte les quotidiens japonais.

Parce qu'elle est une femme, ou parce que le souvenir de

Springer ne me laisse jamais en paix, je lui avoue que ce type était pour moi le symbole de la guerre froide. Je ne sais pourquoi, j'ose ajouter : « Ce Springer était un beau porc. » Elle n'est pas trop étonnée par la violence de mon vocabulaire. Comme cela se passe dans les repas où naît une complicité, elle me raconte quelques anecdotes que j'ignorais.

Axel César Springer a été marié à cinq femmes. La première, en 1933, s'appelait Meyer, était juive, lui a donné une fille. En 1938, il a divorcé, s'est remarié avec un mannequin, a eu un fils. En 1948, il s'est arrangé avec les Anglais qui lui ont permis de lancer un grand quotidien. À la question de savoir s'il avait été nazi, il aurait répondu : « Les nazis n'avaient pas assez de style pour moi. » Sa troisième femme l'a convaincu de s'intéresser au sort d'Israël. De son quatrième mariage, il a eu son deuxième fils. Sa cinquième épouse était la jeune gouvernante de ce dernier. Mais l'autre, le fils aîné de Springer, photographe sous le nom de Sven Simon, s'est suicidé. Le père ne s'en est jamais remis. Ma voisine de table insiste :

- En tout cas, il n'était pas nazi.
- Et moi qui croyais que...
- Tout ce que vous voudrez, mais pas nazi.
- Zut, alors.

Buvant son café, Schröder explique, en aparté, qu'après les attaques de Berlusconi contre les Allemands, il ne peut aller en vacances plus au sud que la Suisse. Il aurait eu plaisir à séjourner en Italie. Il dit aussi que l'Irak ne doit pas se transformer en nouveau Vietnam. Je n'écoute plus vraiment, tout absorbé par ce que je viens d'entendre. Deux phrases qui me touchent. Celle de Schröder et celle qui annonce que Springer n'était pas celui que je croyais. Que se passerait-il s'il était parmi nous ? Irais-je m'excuser ? Je dirais : « Je vous

avais pris pour un beau porc. Il paraît que vous n'étiez pas nazi. Votre grand chalet en haut de la montagne ne vous a pas trop manqué?»

Dans la nuit qui suit, comme je peine à m'endormir, j'allume la lampe de chevet de l'hôtel, relis la petite phrase de Schröder que j'ai notée, décide de l'aborder au petit déjeuner pour lui faire préciser sa pensée: «Donc vous, monsieur le chancelier, vous passez vos journées à...? Vraiment? Et pour autre chose, vous n'avez plus le temps?»

Le lendemain matin, nous sommes une trentaine de personnes, surtout des hommes et plutôt mûrs, dans les jardins du même hôtel. Schröder ne porte plus de cravate. Il n'a pas d'autre assistant qu'une très belle Allemande, dont je remarque les yeux toujours en mouvement et le calibre extra-plat dissimulé sous la ceinture. Pendant deux heures, l'homme d'État Schröder explique la politique qu'il entend suivre pour son pays, pour l'Europe. La cohérence de sa pensée m'impressionne. Je n'ose pas lui poser ma question, mais à l'écouter attentivement, je crois deviner son secret: l'homme de pouvoir en lui n'est possible que parce que les deux autres facettes de son ancien personnage demeurent présentes. D'un côté, le jeune socialiste enragé. De l'autre, le footballeur mélancolique.

Je ne sais pas si vous êtes comme moi... Comme lui, moi? Non, je n'ai jamais visé la prise de pouvoir. Je n'ai pas choisi non plus la politique des partis, même quand il s'agissait de les construire pour mener les masses à la révolution. Je n'ai pas été un socialiste enragé. Plutôt que le foot je préfère la course à pied sur de longues distances. Et, par intermittence, le rôle du patriote clandestin.

Longtemps après l'incendie du chalet alpestre, longtemps après la fin de la guerre froide, j'ai continué de croire que Springer était un ancien nazi. Si je me suis trompé, il va falloir que je coure très vite pour échapper au ridicule. Il est temps de comprendre ce que le sectarisme de l'époque m'a caché. Ce jour-là, tandis que le chancelier expliquait sa vision de l'avenir, je décide de retourner sur place dans la montagne. Puis j'irai jusqu'à Hambourg s'il le faut. Maintenant qu'une nouvelle guerre a commencé, je veux être lucide en ce qui concerne la guerre froide, quand nous n'étions encore que des terroristes du dimanche. Je dois ce rapport à ceux dont nous disions, dans notre grandiloquence d'alors : « Il faudra pouvoir regarder nos enfants dans les yeux. »

Voici donc mon aveu. Que celles ou ceux qui n'ont jamais arrosé dans leur jardin secret une touffe d'herbe plus verte qu'ailleurs referment tout de suite ce livre !

2.

Par un matin de janvier 1975, j'ai débarqué à Gstaad pour perpétrer un attentat. Le boxeur Mohamed Ali venait de retrouver son titre de champion du monde. J'avais juste trente ans, l'air d'un skieur indigène qui passe un week-end sur les pistes. Mon sac à dos contenait, outre ma trousse de toilette, un pied-de-biche, une hache, des jumelles. Un bonnet me cachait une partie du visage, je portais mes skis sur l'épaule. J'ai toujours aimé la vitesse blanche, depuis que j'enseignais aux Parisiennes l'art de glisser sur nos pentes neigeuses. J'avais pris le petit train bleu. Il quitte le lac pour grimper vers le Pays-d'Enhaut, traversant quelques villages, dont Rougemont, plusieurs tunnels et la barrière des langues.

Il devait être dix heures du matin quand le train, après être ressorti du défilé des Allamans, s'est arrêté en Suisse allemande. Je ne saurais me montrer très exact sur l'heure d'arrivée dans l'élégante station, car le récit de cette aventure, aujourd'hui que j'ai soixante ans, s'appuie sur ma seule

mémoire. Personne n'est plus là pour me dire par quel petit train bleu je suis arrivé.

Il faisait beau, ça, j'en suis sûr. J'avais écouté les prévisions pour être certain de ne pas affronter une tempête de neige. En ces temps reculés, les satellites étaient rares, la radio n'annonçait les nuages qu'avec un ou deux jours d'avance. Pas question de fêter le nouvel an en ayant déjà une idée précise de la quantité de neige qu'il y aurait sur les pistes le jour des Rois. C'était la fin des vacances de Noël. Comme chaque année, j'avais passé quelques jours chez mes parents, autour d'un sapin décoré de guirlandes à paillettes et d'anges scintillants que ma mère découpait dans des feuilles de papier argenté. La veille, j'avais fait confiance au bulletin météo à court terme, m'étais décidé. J'allais passer à l'action.

La pièce la plus importante de mon équipement de skieur était mes gants. J'en portais deux paires : sous les moufles de cuir, j'avais enfilé des gants de soie. Leur finesse permet de saisir facilement les objets, sans y laisser d'empreintes digitales. Pour le reste, j'étais en blue-jeans par-dessus des collants de laine. Ainsi j'avais l'air d'habiter sur place, de ne pas craindre le froid. Dans le village jurassien où j'ai grandi, nous n'avions que moquerie pour les touristes qui s'emballaient dans des survêtements matelassés. Je portais un épais pull de laine bleu marine avec des boutons sur l'épaule, acheté dans un surplus de l'armée des États-Unis. Mon anorak réversible se présentait du côté noir. J'envisageais de le retourner en temps voulu. En hiver, le vrai camouflage a besoin du blanc, foi de perdrix des neiges.

En ces temps reculés, je n'écrivais pas de romans, prenais peu de notes pour moi. Le bonheur n'a pas besoin qu'on le consigne. Les certitudes me gonflaient la poitrine, l'espoir

d'un monde égalitaire me galvanisait. (Aujourd'hui j'aurais besoin d'un meilleur point d'appui pour soulever les montagnes.) Je me souviens pourtant que l'Allemagne fédérale avait de nouveau gagné les championnats du monde de football, à Munich contre la Hollande, grâce à Beckenbauer. (Oui, celui qui boitille désormais sur les terrains de golf.) Je ne rédigeais donc rien, sauf ces communiqués insolents et anonymes que j'avais préparés. Une quinzaine d'enveloppes déjà timbrées, adressées à la rédaction des journaux, attendaient dans mon sac. Les faits annoncés n'allaient pas tarder à se réaliser.

J'avais tapé ces textes sur une machine à écrire électrique IBM, un modèle alors très répandu dans les bureaux. Son avantage : la boule des caractères pouvait être changée. Même si la machine était un jour retrouvée par la police, toute reconnaissance serait impossible. Chaque dactylo (comme on les appelait alors) possédait plusieurs de ces petites balles de golf, choisies en fonction du courrier à taper. J'en avais volé une à mon bureau et lui avais donné quelques coups de lime. J'escomptais que la trace en serait repérée par les microscopes de la police scientifique en charge d'analyser mes écrits. C'était ma signature, digitale avant la lettre.

À propos de l'attentat, chaque journal recevait un message personnalisé selon ses lecteurs. Pour les journaux en allemand, j'expliquais que cette action s'inscrivait dans la tradition de résistance au nazisme. Aux quotidiens en français je parlais des valeurs de la démocratie, tandis qu'aux agences (dites alors télégraphiques) je signalais surtout les faits sans autre commentaire qu'une signature vengeresse. J'avais également une enveloppe préparée pour un quotidien en langue italienne. Là-bas au Tessin, ils prenaient chaque

Allemand dans une Mercedes pour un ancien SS. Mon texte se terminait à peu près ainsi : « Il y a deux sortes d'étrangers chez nous. Ceux qui meurent en creusant nos tunnels, en construisant nos barrages alpestres, et ceux qui achètent nos montagnes. Nos Alpes sont trop belles pour servir de refuge aux nazis, aux affameurs du tiers-monde. Nous y veillerons, camarades. Et que ça saute ! » En lisant les communiqués des Weathermen, ces étudiants américains radicaux qui semaient la terreur au Pentagone, j'avais appris qu'il fallait être aussi ironique que possible pour avoir une chance de voir publié un texte revendicatif dans les journaux dits « de l'ennemi de classe ».

Sortant du train à Gstaad, je m'étais assuré d'un regard que la montagne là-haut n'avait pas bougé. De la gare, je pouvais voir un point noir clairement détaché sur l'horizon : mon objectif. Je tenais à vérifier que de ce côté-là tout était calme. Pas de fumée suspecte, pas d'hélicoptère aux aguets.

J'étais arrivé de Suisse romande, mon amie venait de Suisse allemande. Je n'ai pas dû l'attendre longtemps. Elle est descendue du petit train bleu avec ses skis et un sac à dos. La seule chose qui m'a fait hésiter quand j'ai marché vers elle, c'est l'étendard des États-Unis d'Amérique qui barrait son anorak. Pas son genre ! Elle m'a embrassé longuement, publiquement. Depuis deux semaines nous ne nous étions pas revus. Elle n'avait pas pu prendre congé, son patron lui ayant confié l'inventaire des fêtes de fin d'année. Comme toujours, elle était la plus belle des femmes, disons de toute la Suisse allemande. Quand nous en avons eu fini avec nos baisers, elle a pris un peu de recul pour que j'admire sa bannière étoilée. En ce temps-là, le drapeau américain flottait sur les bordels du Vietnam du Sud et emballait les dernières bombes sur le Vietnam du Nord. Le président Nixon avait dû

démissionner après le scandale du Watergate. En allemand, elle m'a demandé :

- Elle te plaît, ma tenue de camouflage ?
- Elle est réversible ?
- Est-ce qu'on va toujours au Palace ?
- J'ai réservé par téléphone.

Elle n'avait pas oublié. Je lui avais promis comme cadeau de Noël une nuit au Palace de Gstaad. Cela me coûterait la moitié de mon salaire d'architecte et un conflit de conscience carabiné. Mais l'amour est aveugle, ou presque.

Sur les routes enneigées de Gstaad, les cochers des grands hôtels avaient attelé leurs chevaux à des traîneaux où les passagers s'enfonçaient dans des couvertures, voire des fourrures. Perché sur une colline au milieu de la station, le Palace rutilait sur une dizaine d'étages comme la crème d'une pièce montée. Ses tourelles, ses créneaux et même ses drapeaux en l'honneur de nos hôtes étrangers semblaient des sucreries. Nous avons décidé de nous y rendre à pied, chacun portant ses skis. Elle avait déjà tendu les peaux de phoque sous ses skis, ce qui troublait légèrement l'idée qu'elle voulait donner d'elle : une jeune touriste américaine en vacances dans la sécurité des Alpes suisses. Le reste convenait mieux : ses cheveux blonds sortant d'une toque de fourrure, son rouge à lèvres très clair (selon la mode de ces temps reculés), ses mouffles assorties à son couvre-chef. Nous avons décidé qu'à l'hôtel je la ferais passer pour ma femme. Moi-même me présenterais comme un médecin, avec un fort accent zurichois et un nom de là-bas. Elle se réjouissait de cette petite mise en scène, répétait la raison que j'en avais donnée :

- Il faut vivre comme l'ennemi de classe.
- Pour mieux en dénoncer les turpitudes.